

Beaux-arts



Apparition (128x196 cm), de Didier Rittener, a séduit le jury du Salon du dessin contemporain de Paris, qui lui a décerné son prix 2013. Il y scelle la rencontre entre *Et sur la grande troupe les trois preux s'élançèrent*, de Mildred Anne Butler (1893), et *Whirlpool*, de Dennis Oppenheim (1973). DR

Paris dessine la Suisse

Le Carrousel du Louvre profile le trait contemporain dans une œuvre à part entière

Florence Milloud Henriques Paris

«C'ombas, dessine-moi quelque chose, s'il te plaît.» La suite tient dans un seul souffle. Vite réalisé, vite vendu: le *Tatouage académique* signé par l'icône rock de la peinture a son point rouge à peine les premières minutes du Salon du dessin contemporain écoulées. «Il est parti haut.» Comment? Mercredi, devant son stand au Carrousel du Louvre, Daniel Voyant tient sa langue. Haut, c'est 100 000 francs - pour les stars comme Alechinsky, Tapiès, Basquiat. Sinon, l'économie du dessin vit encore à petite vitesse. «J'avais refusé une offre. Un pressentiment, confie le galeriste. Je ne voulais pas le retrouver chez Drouot. Mais il sera dans une belle collection, on ne le reverra pas.»

Encore rares, les collections réservées au trait contemporain se fondent sur la passion, comme celles des héritiers du parfumeur Guerlain, Daniel et Florence. Le couple, à l'affût dans les allées du Salon, soutient autant qu'il achète, ravi d'assister «à la revanche du crayon longtemps ostracisé. Avec la peinture, c'est un contrepoids intéressant aux développements plus plastiques. N'oublions pas que c'est le premier geste.» C'est l'impulsion minimaliste de Picasso qui, dans un flux ininterrompu, offrait au monde le symbole universel de la paix. C'est le jet, nerveux, dans lequel Rembrandt condensait tout son sens de l'observation. C'est encore le geste, performatif, avec lequel Keith Haring créait la vie.

A entendre les professionnels au Salon du dessin contemporain (alias Drawing Now), cette genèse de la pensée serait aussi très... suisse. La présence en force de galeries dans cette septième édition l'atteste. Le patronage de l'ambassade l'appuie. S'y ajoute le prix attribué par le jury international au Lausannois Didier

«C'est le moyen le plus simple de traiter l'image. En la ramenant au noir et blanc, le dessin efface toute temporalité et devient une évidence»

Didier Rittener, prix 2013 du Salon du dessin contemporain à Paris

Rittener. Et la journée d'aujourd'hui, dédiée à la résonance du médium au pays qui a vu naître Töpffer, le premier auteur de bande dessinée.

«Y a-t-il un dessin suisse? La question, presque effrayante d'égotisme à l'époque de l'art sans limites ni frontières, révèle davantage un terreau qu'une unité d'écriture. Surprenante pour un pays qui ne s'est jamais trouvé d'école, elle dit une exception dans une Europe qui avait, alors, frappé le crayon d'interdiction de sortie: pas assez conceptuel!»

Du croquis à l'image

«La pratique a gagné son autorité dans les années 1960-1970 avec Cy Tombly et Antoni Tapiès, rappelle Philippe Pigué, directeur artistique du Salon. L'Américain comme le Catalan ont plaidé pour l'osmose entre peinture et dessin.» Un discours que la Suisse porte depuis 1976 avec une première exposition à Lucerne («Mentalität Zeichnungen») et qu'elle relaie de façon soutenue jusqu'à «Voici un dessin suisse», imaginée en 2010 à Ge-

nève par Julie Enckell Julliard pour le Musée Rath. «Le public a su privilégier le travail à la spécificité du médium, assure la directrice du Musée Jenisch et Centre national du dessin à Vevey. Il a su lire la rapidité dans ce moyen d'expression ou, à l'inverse, y voir la recherche de la lenteur, à contre-courant d'une société de l'immédiateté.»

Autrefois esquisse ou croquis, aujourd'hui champ de création de l'image, le dessin a fait nombre d'adeptes en Suisse. «Et beaucoup d'adeptes figuratifs», remarque Frédérique Hutter, qui expose le Lausannois Alain Huck. «Avec Didier Rittener et Marc Bauer, il appartient à la génération qui a suivi Markus Raetz et Sylvia Bächli, énumère Olivier Kaeser, directeur du Centre culturel suisse à Paris. Depuis les années 1980, c'est une scène forte, identifiée au dessin, qui s'inscrit dans une continuité.»

La France ne peut pas en dire autant. La Chine encore moins. «Si la peinture contemporaine creuse son sillage, le dessin un peu moins», reconnaît Olivier Hervet, galeriste implanté à Pékin. Toutefois, la porte s'ouvre pour l'expression visuelle la plus ancienne. «Drawing Now y est sûrement pour quelque chose, se plaît à reconnaître sa présidente, Christine Phal. Le trait, forme de réappropriation de l'environnement, colle parfaitement à notre époque nomade.» Libre et même libéré de son support papier, il se fait trace dans l'espace, sillage virtuel ou ride naturelle. Le salon parisien le dévoile en cores points de suture sur les cibles récupérées par Chantal Fontvieille. Ou litanie ironique, quand Julien Serve aligne des titres de l'agence ATS pour dire la Suisse sur le stand de la Genevoise Barbara Polla. Drawing Now préfigure aussi son développement vers l'immatériel.

Paris, Carrousel du Louvre
Jusqu'à dimanche (11 h-20 h)
Rens.: 0033 1 45 38 51 15
www.drawingnowparis.com

Un Lausannois distingué

● **Eclairage** La scène contemporaine ne se déchire plus autour de la hiérarchisation des supports, Didier Rittener non plus. Le Lausannois de 44 ans est avant tout un artiste qui pratique le dessin, un moyen «devenu fil conducteur de son œuvre». Celui qui lui a valu d'être distingué mercredi soir par le prix 2013 du Salon du dessin contemporain (5000 euros). En résidence artistique pour six mois à Londres, Didier Rittener est «heureux de cette nouvelle reconnaissance». A Paris, il présente sur le stand de la galerie Longe-Pult quatre grands formats tirés de «sa banque de données à exploiter. Pour le moment, il y a plus d'idées



En résidence artistique à Londres, le Lausannois Didier Rittener reçoit cette nouvelle distinction avec gratitude.

jetées sur format A4 que de dessins.» Point de départ, odyssée à travers les images du monde (culture populaire ou histoire de l'art), le dessin au crayon gris est, pour lui, «le moyen le plus simple de traiter l'image. En la ramenant au noir et blanc, le dessin efface toute temporalité et devient presque une évidence. Qui remettrait en question une feuille et un crayon?»

Le Cully Jazz dédouble l'âme noire

Festival

Lizz Wright et Meshell Ndegeocello: deux chanteuses, deux facettes de l'Amérique afro en représentation mercredi soir sous le Chapiteau. Critique

«Cela fait longtemps que je suis venue à Cully, je réalise que je suis plus vieille.» Ce que ne dit pas la sculpturale Lizz Wright, mercredi soir au Chapiteau - neuf ans après son premier passage au Festival -, mais qu'elle chante avec force, c'est que la musique qu'elle défend est bien plus ancienne que sa jeune personne de 33 ans. Solidement ancrée dans la tradition afro-américaine, la voix puissante de la native de Géorgie (Etats-Unis) plonge dans le gospel, le negro spiritual et le blues, et y puise un chant poignant que l'on croyait presque disparu sous le déluge du R & B contemporain. Ce respect du passé se traduit parfois par des approches un peu trop conventionnelles, mais il lui inspire aussi des moments de pure émotion, comme ces versions épurées d'*Afro Blue* ou d'*Amazing Grace*.

Avec sa «sœur» Meshell Ndegeocello, qui passait en deuxième partie, les oreilles d'une frange du public furent d'abord mises à rude épreuve avec un début de concert très rock. La bassiste qui rendait ainsi hommage à Nina Simone n'a pas la voix de sa cadette mais ses idées musicales sont multiples et plus radicales. Celle qui rénovait le funk au milieu des années 1990, empruntant au jazz et au hip-hop, ne fait toujours pas de concessions, en aventuriers d'un son plus dangereux. Exit la tradition donc, si ce n'est celle plus récente d'expérimentations plus révolutionnaires. Certains sièges se vident, mais l'artiste pouvait compter sur des fans venus tout exprès pour elle. Le retour sur scène de Lizz Wright pour chanter, dans ce nouvel environnement, le gospel *Nobody's Fault But Mine* (qu'elle a enregistré sur le dernier album de Ndegeocello) réconciliait tout le monde. **Boris Senff**

Cully Jazz Festival
Jusqu'au 13 avril
Rens.: 021 799 99 00
www.cullyjazz.ch

La Chine censure Tarantino

Cinéma

Trop de scènes de nudité dans *Django Unchained*, qui décrit les plantations esclavagistes avant la guerre de Sécession: le western quitte l'écran le jour de sa sortie

Relatant les tribulations d'un esclave affranchi et d'un chasseur de primes aux États-Unis, *Django Unchained*, premier film de Quentin Tarantino à bénéficier d'une sortie en Chine, a été retiré hier des salles de cinéma, le jour même de sa présentation. Des scènes de nudité seraient à l'origine de cette censure. Selon le portail d'informations Sina.com, citant une consigne distribuée aux exploitants, «des projections sont pour l'heure interrompues dans tout le pays pour des raisons techniques». Mais des sources anonymes affirment que la nudité en serait bien la cause.

Les règles de la censure en Chine sont opaques et jamais justifiées. Une telle intervention auprès des salles de projection est rare, celle-ci s'exerce d'habitude en amont de la sortie. Les autorités avaient exigé que des séquences violentes soient retouchées, en faisant apparaître le sang d'une couleur plus foncée et en réduisant la taille des éclaboussures. **AFP/24**